son adresse à découvrir les choses cachées, puisqu'un prince qui savait pénétrer même dans les desseins de ses ennemis a vécu et est mort avec si peu de connaissance de sa maison et de ses parents, qu'il a été trompé deux fois en sa mère; qu'il a en divers temps honoré sous ce titre celles qui ne l'étaient pas et n'a jamais connu celle qui l'était véritablement. »

Charles-Quint, à Yuste, ne voyait que rarement et avec la plus grande discrétion cet enfant mystérieux: On le connut d'abord sous le nom de Geronimo, et l'ex-empereur semblait s'y intéresser seulement parce qu'un de ses serviteurs, Quixada, l'avait adopté. « Quelques fois, dit le P. Siguenza (*Historia de la orden de san Geronimo*), l'enfant passait devant son père, et celui-ci le regardait avec tant de majesté et de circonspection, que personne ne pouvait pénétrer son secret; si le jeune garçon l'approchait, il ne lui parlait que comme il aurait pu le faire à quelque autre des enfants qui allaient et venaient par là. » Pour toutes ces réticences, les historiens dissimulent mal leur embarras; don Juan d'Autriche avait probablement pour mère la propre sœur de Charles-Quint. V. YUSTE.

Juan d'Autriche (DON) ou **la Vocation**, comédie en cinq actes, en prose, par Casimir Delavigne (Théâtre-Français, 17 octobre 1835). Au point de vue historique, contentons-nous de dire que c'est du héros du XVIe siècle qu'il s'agit, du fils naturel de Charles-Quint, du don Juan dont Brantôme a si bien raconté l'histoire. Mais à ce propos une première objection se présente; l'auteur l'a vieilli d'une dizaine d'années afin de pouvoir lui faire jouer, vis-à-vis de Charles-Quint, le rôle d'un homme et non celui d'un enfant. Don Juan a été conçu, dès sa naissance, aux soins d'un pauvre gouverneur, don Quixada, et, au moment où commence l'action, il raconte à ce vieillard, son prétendu père, qu'il aime une jeune fille inconnue dont il veut à tout prix devenir l'époux. Il y a plus, il lui fait maintenant le grand air, la liberté, des batailles et de la gloire, une femme et une épée, non la robe d'un moine dont on voudrait l'affubler! En vain Quixada cherche à calmer l'effervescence du jeune homme, surtout à l'arrivée d'un seigneur de la cour qui vient pour faire connaissance avec don Juan; Quixada, en effet, a reconnu dans ce jeune officier le frère de don Juan, le roi de toutes les Espagnes, Philippe II, qui, sans doute, inquiet déjà de ce jeune frère, a voulu le juger par lui-même. Don Juan se lie facilement avec son visiteur, lui confie le secret de ses amours, et il est convenu qu'ils se retrouveront tous deux le soir même chez la belle inconnue. Don Juan est le premier au rendez-vous, et il apprend de la bouche même de donx Florinde que leur mariage est impossible, car elle est juive; au même moment arrive Philippe II, qui reconnaît dans la jeune fille celle dont il est amoureux et qu'il a perdue de vue depuis quelque temps. Des lors, don Juan, qui déjà lui plaisait médiocrement, lui devient odieux, et il ordonne à don Quixada de le conduire lui-même, sous bonne escorte, dans le plus profond cachot d'un couvent, où il devra finir ses jours dans l'austérité et la pénitence. L'infortune tuteur, obligé d'obéir, à l'heureuse inspiration de choisir, pour y faire conduire don Juan, le couvent où s'est retiré l'empereur Charles-Quint, et il résulte une fort belle scène, moitié sérieuse, moitié plaisante, de l'entrevue du pere avec le fils. Il est bien entendu que don Juan prend l'empereur pour un moine quelconque, et celui-ci lui fournit les moyens de s'évader. Sa première pensée, une fois libre, est pour sa maîtresse, et don Juan se hâte d'accourir chez donx Florinde; il entend des cris de détresse, enfonce la porte, et aperçoit la belle juive se débattant dans les bras de son royal amant. Don Juan va fondre sur l'indigne ravisseur quand donx Florinde se jette au-devant de lui: « Arrêtez! lui crie-t-elle; c'est le roi! » La prison perpétuelle serait sans doute le châtiment de don Juan, si le moine qui déjà l'a sauvé n'arrivait à temps pour le sauver encore, pour lui apprendre qu'il est le fils naturel de l'empereur Charles-Quint, et pour le faire tomber aux genoux de son frère et roi Philippe II qui lui donne l'accolade. *Don Juan d'Autriche* est une des pièces de Casimir Delavigne qui ont obtenu le plus de succès. Littéralement, c'est peut-être ce qu'il a fait de moins bon; mais, dramatiquement, aucune autre pièce de l'auteur ne peut lui être comparée pour le mouvement, l'imprévu, la gaieté et tout à la fois l'émouvant des situations.

Juan d'Autriche (DON), drame allemand, du baron Ganz de Putlitz (Théâtre-Royal de Berlin, 1860). L'action nous transporte en l'année 1578, alors que don Juan, nommé gouverneur des Pays-bas, vient de remporter la victoire de Gembloux, et la scène se passe, durant les trois premiers actes, dans le château de la comtesse de Bouges, patriote ardente qui, séduite et abandonnée par Charles-Quint, a juré une haine éternelle aux Espagnols. Au cinquième acte, don Juan, après avoir accepté la couronne des Pays-Bas offerte par les rebelles, qui retrouvent en lui leur idole Charles-Quint, est empoisonné par don Sancho Diego Davila, envoyé par l'ombrageux Philippe II pour le surveiller. La dernière scène est consacrée à une reconnaissance entre la mère et le fils; car la comtesse de Bouges, qui a dévoilé toute la trame à Davila, est la propre mère de don Juan; il lui a été élevé dès sa première jeunesse par ordre de Charles-Quint. Cette situation est d'un grand effet; les Allemands admirent dans cette œuvre une tragédie belle de proportions, nettement exposée, où l'intérêt grandit d'acte en acte, jusqu'au dénoûment. L'action est conforme à l'histoire, et la partie inventée par l'auteur est vraisemblable. Les situations dramatiques sont motivées et ressortent des caractères.

JUAN D'AUTRICHE (DON), fils naturel de Philippe IV, roi d'Espagne, et d'une comédienne, né en 1629, mort en 1679. Nommé général en chef des troupes espagnoles en Italie, il dompta la révolte des Napolitains (1648), combattit les Français en Catalogne, de 1652 à 1654, et soumit Barcelone, mais perdit contre Turenne la bataille des Dunes (1658), et celle d'Estremos contre les Portugais (1663). Disgracié par la regente de Santi, il fut rappelé par Charles II, devenu majeur, et nommé premier ministre.

JUAN Y SANTACILIA (DON Jorge), également connu sous le nom de **don Jorge Juan**, mathématicien espagnol, né à Orihuela (royaume de Valence) en 1712, mort à Cadix en 1774. Il entra dans le corps des gardes-marine en 1727, fit dans les mathématiques et l'astronomie des progrès tellement rapides que ses camarades le surnommèrent **Euclide**, reçut à vingt-trois ans le commandement d'une polacre sur laquelle il visita une partie des côtes de l'Amérique et se livra à des observations astronomiques qui lui valurent, à son retour, d'être nommé membre de l'Académie de Madrid. En 1735, Jorge Juan fit partie de l'expédition scientifique dont La Condamine et Bouguer étaient les chefs et qui avait pour but de déterminer la figure et la grandeur de la terre. Il s'y rendit très-utile, et ce fut grâce à lui qu'on parvint à mesurer la hauteur des montagnes, à l'aide du baromètre. De retour en Espagne, il y devint successivement capitaine de vaisseau, chef d'escadre des armées navales, commandant des gardes-marine (1753), inspecteur des chantiers de construction, membre des principales Académies de l'Europe, entre autres de celle Paris. La marine espagnole lui dut sa régénération. Ses principaux ouvrages sont: *Relacion historica del viage a la America meridional* (Madrid, 1748, 5 vol. in-4°), trad. en français par Mauvillon sous le titre de *Voyage dans l'Amérique méridionale* (Amsterdam, 1752, 2 vol. in-4°, avec fig.); *Dissertation historique et géographique sur le méridien de démarcation entre les domaines d'Espagne et de Portugal* (Madrid, 1749), trad. en français (Paris, 1776); *Abrégé de l'art de la navigation* (Madrid, 1757); *Examen maritimo-teorico-practico*, ou *Traité de mécanique appliquée à la construction des vaisseaux* (Madrid, 1661, 2 vol. in-4°), trad. en français par Lévêque (Nantes, 1783, 2 vol. in-4°).

JUAN DE CASTRO. V. CASTRO.

JUAN FERNANDEZ. V. FERNANDEZ.

JUAN-MANUEL. V. MANUEL.

JUAN DE MENA. V. MENA.

JUAN (DON) célèbre personnage légendaire. V. DON JUAN.

JUANPOOR. V. DJOUNPOUR.

JUANULLOA s. m. (jouss-nul-lo-a — de *Juan Ulloa*, voyag. espagn.). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des solanées, dont l'espèce type croît au Pérou.

JUAREZ (Benito), président de la République du Mexique, né à San-Pablo-Guelatao (État d'Oaxaca) le 21 mars 1806, mort à Mexico le 13 juillet 1872. Il était de race indienne. Doué d'une rare énergie et d'une intelligence peu commune, il parvint, quoique sans fortune, à faire de fortes études, puis son droit, à Oaxaca. Comme il était dénué de ressources, il se livra, pour vivre, à l'enseignement privé, fut nommé, en 1828, professeur de physique expérimentale à l'Institut des sciences et des arts d'Oaxaca, mais n'en continua pas moins à se livrer avec ardeur à l'étude de la jurisprudence, prit le grade de docteur en droit (1834), et exerça alors la profession d'avocat. Travailleur infatigable, joignant à une haute probité une intuition remarquable, il ne tarda pas à attirer sur lui l'attention publique. Pendant de longues années, il s'adonna uniquement à ses travaux de légiste, sans s'occuper de politique active, bien qu'il appartînt au parti libéral. La grande considération qu'il s'était acquise l'ayant fait nommer gouverneur de l'État d'Oaxaca, Juarez donna de nouvelles preuves de sa droiture et de sa capacité, et fut nommé, en 1856, représentant de cet État au congres mexicain. Il s'y plaça aussitôt au premier rang, et inspira une telle idée de son mérite que des l'année suivante il devenait président de la cour suprême de justice, poste auquel est attachée, dans le cas d'interim, la vice-présidence de la République. Juarez, qui était chef du parti libéral constitutionnel lorsque, à la suite d'une sédition cléricale, Comonfort fut renversé et remplacé par le général Zuloaga, refusa, au nom de la loi violée, de reconnaître le nouveau président inconstitutionnellement établi, et il se retira à Vera-Cruz, où, en sa qualité de successeur légal de Comonfort, il organisa un gouvernement de résistance. Ce fut le signal d'une guerre intestine. Les partisans de Juarez furent d'abord battus dans le nord par Miramon, général du gouvernement usurpateur, mais, d'autre part, le général Echeagaray, qui soutenait la cause de Zuloaga dans l'est, ayant subi d'importantes défaites, les pertes des deux côtés se trouvèrent compensées. Le 23 décembre 1858, Zuloaga, dont l'incapacité était connue, ayant été renversé à la suite d'un *pronunciamento* militaire, Miramon le remplaça; mais Juarez refusa également de reconnaître le nouveau pouvoir, selon lui entaché d'inconstitutionnalité, et il continua la lutte avec cette ténacité, cette confiance dans le droit qui étaient les traits saillants de son caractère. Miramon tenta alors de déloger le gouvernement provisoire établi à Vera-Cruz par Juarez; mais, par un mouvement analogue, le parti constitutionnel se porta sur Mexico, et le général Miramon fut obligé de rétrograder en toute hâte pour couvrir sa capitale. Sur ces entrefaites, au mois d'avril 1859, Juarez fut reconnu officiellement par les États-Unis, qui cependant avaient, plusieurs mois auparavant, reconnu Miramon. Cette reconnaissance du nouveau pouvoir tenait à une cause particulière. Le cabinet de Washington était depuis longtemps inutilement en instance auprès de celui de Mexico pour obtenir le protectorat des provinces de la Sonora et de Chihuahua, communication naturelle avec la mer Vermeille. Juarez accéda au désir des États-Unis, et ceux-ci reconnurent le pouvoir qui se montrait le plus favorable à leurs intérêts. Malgré les protestations du général Miramon, Juarez s'empressa, à la faveur de cette sanction, de passer de l'attitude d'insurgé à celle d'un président dans l'exercice de ses fonctions. Il décreta l'obligation du mariage civil, la vente des biens improductifs du clergé et prononça l'expulsion des Jésuites, qui, interdites de tout relier Vera-Cruz à Mexico.

Néanmoins, la guerre civile était loin d'être terminée, et, après quelques succès, Miramon, livrés entre les partisans de Miramon et ceux de Juarez. Ce dernier, par la position qu'il occupait sur un port important, pouvait se soutenir avec l'argent des douanes, tandis que le gouvernement de Mexico, privé de communications avec le dehors, se voyait sur le point de manquer d'argent. Au mois de mars 1861, le général Miramon, voulant à tout prix sortir de cette impasse, se porta sur Vera-Cruz pour en faire le siège. Juarez, sans écouter les propositions d'accommodement qui lui étaient transmises par les agents anglais, laissa les assiégeants s'épuiser en efforts inutiles, et, lorsqu'il les vit affaiblis, il les repoussa jusque dans la vallée de Mexico. Puis, à la fin du mois de décembre, son lieutenant Ortega acheva de détruire, à la bataille de San-Miguelito, les restes de l'armée de Miramon, assurant ainsi la victoire au parti constitutionnel, et Miramon partit pour l'Europe, emportant l'espoir que son rival ne réussirait pas longtemps aux difficultés de sa position. Peu de temps avant sa défaite, pour se procurer de l'argent à tout prix, Miramon avait fait, sous forme de conversion des bons ecclésiastiques, un premier rançon au banquier suisse Jecker, avait envoyé son fidèle acolyte Marquez forcer la caisse de M. Glennie, consul anglais à Mexico, et avait ordonné à Marquez de fouiller tous les officiers libéraux prisonniers à Tacubaya.

Le 11 janvier 1861, Juarez fit son entrée à Mexico. Son premier soin fut de former un nouveau cabinet et de destituer tous les employés de l'ex-gouvernement. Il poursuivit ensuite la réalisation des mesures qu'il avait précédemment ordonnées, entre autres celle de la vente des biens ecclésiastiques, et fit remettre leurs passe-ports aux représentants des puissances qui avaient pris le parti de Miramon contre lui. Quelques semaines plus tard, il était officiellement reconnu par la France et par l'Angleterre. Le 11 juin, il se fit réélire président. Mais ayant un pouvoir encore mal assuré, il se vit dans l'impossibilité de réprimer les désordres intérieurs et de donner satisfaction aux puissances étrangères, qui réclamaient les indemnités dues à leurs nationaux. Les finances du Mexique, dilapidées par Miramon, étaient alors dans un état déplorable et rendaient la position de Juarez très-difficile